CATALOGUE

DES

TABLEAUX

ESQUISSES ET DESSINS

D'APRÈS NATURE

PAR

LOUIS BOULANGER

Dont la vente publique aura lieu

HOTEL DROUOT, SALLE N° 5

Le Mercredi 3 Mars 1875

A DEUX HEURES PRÉCISES

Par le ministère de **Me APPERT**, Commissaire-Priseur à Paris, rue Mazagran, 9,

Assisté de **M. FÉRAL**, Peintre-Expert, rue de Buffault, 23,

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE PRÉSENT CATALOGUE.

EXPOSITION PUBLIQUE

Le Mardi 2 Mars 1875, de une heure à cinq heures.

PARIS — 1875

CONDITIONS DE LA VENTE

Elle sera faite expressément au comptant.

Les Adjudicataires paieront CINQ POUR CENT, en sus des enchères, applicables aux frais.

LOUIS BOULANGER

Voici une Exposition bien faite pour raviver tout un monde de souvenirs et faire miroiter, aux yeux des Amateurs qui commencent à dépasser leur demi-siècle, le reflet charmant des beaux jours de l'enthousiasme poétique.

Le nom de Louis Boulanger est, en effet, inséparable de l'histoire du mouvement de la littérature et des arts pendant cette période brillante et bruyante de la production française, connue sous la désignation d'Époque romantique.

Quelle foi et quelle ardeur ! quelle puissance de persuasion et de prosélytisme ! Peinture et Poésie, Histoire et Gravure, Statuaire, Philosophie, Science expérimentale s'émancipaient, se transformaient et s'armaient. Appelant à elles la jeunesse, cette jeunesse issue des hommes de la Révolution, éblouie des clartés qui émergeaient des idées nouvelles, elles l'adjuraient d'entrer en lice et de prendre part au bon combat, à la sainte croisade du progrès, à la recherche des formules de l'avenir.

Quoi qu'il soit advenu du Romantisme — hélas ! ce n'est pas même une École et il n'a produit que des individualités sans postérité — quoiqu'il ne soit en réalité qu'une évolution, il n'est pas moins évident que de cette évolution naquirent l'indépendance de l'art moderne et le droit des artistes à l'originalité.

Ces deux conquêtes leur avaient été trop longtemps disputées par les corps académiques et les préférences officielles, pour que l'ensemble historique des efforts qui les leur a données ne tienne pas une place importante dans les fastes de l'art français.

Louis Boulanger fut un des plus vaillants athlètes de cette lutte ; malheureusement il ne parvint pas plus que les autres à la réalisation de cette formule de l'art romantique, objet de tant d'efforts et de si nobles espérances.

Comme les plus célèbres d'entre les autres, il fit apprécier son individualité et remarquer son talent ; mais ce fut tout : le principe dont il avait rêvé la glorification et la perpétuité ne trouva pas d'adeptes dans les générations qui succédèrent à celle de 1827.

Delacroix, Devéria, Decamps, Boulanger, Bigan, Champmartin, Roqueplan, Préault, Antonin Moine, Célestin Nanteuil, d'autres encore, ont détruit sous les coups éclatants de leurs succès la vieille et impuissante École de l'Empire, sans avoir la force de volonté et la tenue d'idées suffisantes pour parvenir à occuper sa

place. Ils ont révolutionné l'art, mais il ne leur a pas été donné de le gouverner.

Louis Boulanger offre aux historiens de la peinture une des figures les plus intéressantes de cette période si curieuse à étudier.

Le caractère principal de l'École romantique gît en l'introduction qu'elle a faite de l'esprit littéraire dans les beaux-arts.

Louis Boulanger fut, par excellence, le peintre-poëte et le peintre des poëtes. Toutes les formes du beau lui étaient familières et chères. Son admiration, si facile à exciter quand l'expression de l'art prenait le chemin de la passion pour arriver à son cœur, se partageait également entre Shakspeare et Titien, Dante et Rubens, Victor Hugo et Eugène Delacroix.

Le matin, il peignait le *Supplice de Mazeppa*, la *Mort de Bailly* ou le *Triomphe de Pétrarque*; le soir venu, il déposait la brosse inspirée par le génie des plus fougueux coloristes de Venise ou d'Anvers et il empruntait la plume du poëte pour répondre à quelque appel amical de Victor Hugo, de Théophile Gautier, de Sainte-Beuve, d'Alexandre Dumas; ou bien, saisissant d'une main ferme le burin de l'histoire, il écrivait, pour l'*Artiste* de Ricourt ou pour la *Revue de Paris* de Bohaire, quelque page émue et colorée sur les maîtres de la Renaissance.

Pourquoi résisterions-nous au plaisir de citer quelques-uns de ses vers? Ils expliquent les tendances de

son art; ils éclairent la nature de son talent, le caractère de sa peinture; ils justifient certaines circonstances de ses convictions et même quelques rares et intempestifs retours de son idéal aux principes puisés dans les leçons de l'École académique, où il fut élevé. Car, on ne saurait trop le faire ressortir, Louis BOULANGER fut exceptionnellement le peintre de l'École moderne :

Comme un plongeur, battu par la vague écumante,
Cherchant avec effort la perle au fond des mers,
Lutte et, vainqueur, chargé de sa proie éclatante;
Reparaît souriant sur les gouffres amers;

De même après avoir longtemps, dans la nuit sombre,
Poursuivi le doux bien où tendait mon essor,
Triomphant, radieux, je m'élance de l'ombre,
Portant au cœur l'amour, ineffable trésor!

Cet esprit si profondément imbu de l'inspiration poétique, si délicatement façonné à la forme littéraire, devait trouver un accès facile et un accueil fraternel dans cette rare pléiade de poëtes qui a jeté un si vif éclat sur la littérature de 1830,

Victor Hugo, Sainte-Beuve, Théophile Gautier, Brizeux, Fontaney, Alfred de Vigny virent en lui le peintre-né que l'art nouveau semblait susciter, pour illustrer leurs inspirations, vulgariser leur pensée et donner une forme palpable aux créations de leur génie. Ils l'adoptèrent comme un des leurs et son nom, répété dans leurs vers, fut salué, à chaque ouverture d'un Salon nouveau, par les acclamations de la foule.

Et comment la foule n'aurait-elle pas applaudi ce peintre favorisé du ciel, que proclamait le poëte et dont il déplorait l'absence dans cette pièce incomparable des *Feuilles d'Automne*, adressée à Sainte-Beuve et Louis Boulanger ?

Pouvait-elle ne pas croire que c'était un grand peintre, celui à qui Victor Hugo, lui-même, écrivait ainsi :

Amis, mes deux amis, mon peintre, mon poëte !
Vous me manquez toujours et mon âme inquiète
Vous redemande ici.

Des deux amis, si chers à ma lyre engourdie,
Pas un ne m'est resté. Je t'en veux, Normandie,
De me les prendre ainsi.

. . . .

Marchez, frères jumeaux, l'artiste avec l'apôtre !
L'un nous peint l'univers que nous explique l'autre ;
Car, pour notre bonheur

Chacun de vous, sur terre, a sa part qu'il réclame :
A toi peintre, le monde ! A toi poëte, l'âme !
A tous deux le Seigneur !

Mai 1830.

Ainsi, il avait alors vingt-quatre ans, ce bienheureux artiste qui, trois ans plus tôt, déjà, avait donné *Mazeppa*, son premier chef-d'œuvre, au Salon de 1827.

Ce *Mazeppa* est aujourd'hui au Musée de Rouen. — Et Boulanger n'a rien au Louvre. — C'est une des œuvres les plus caractéristiques de l'École nouvelle.

Avec la *Naissance d'Henri IV*, d'Eugène Devéria, les *Massacres de Scio*, d'Eugène Delacroix, il formait une

sorte de trio français dans lequel semblait devoir renaître le triple génie de Véronèse, de Titien et de Rubens. C'étaient là du moins les noms qu'on prononçait devant ces toiles étonnantes qui succédaient aux compositions froides et compassées de la maigre suite de David.

Aussitôt Victor Hugo prenait la plume et, après une terrifiante et sublime description du supplice de Mazeppa, qui devait aboutir à son élection prochaine d'hetmann de l'Ukraine, il faisait cette belle comparaison du peintre emporté sur la croupe de son génie, terrassé par le travail et trouvant la gloire après le martyre :

Ainsi, lorsqu'un mortel, sur qui son dieu s'étale
S'est vu lier vivant sur ta croupe fatale,
Génie, ardent coursier,

En vain il lutte, hélas ! tu bondis, tu l'emportes,
Hors du monde réel dont tu brises les portes
Avec tes pieds d'acier !

. . . .

Il crie épouvanté, tu poursuis implacable.
Pâle, épuisé, béant, sous ton vol qui l'accable
Il ploie avec effroi ;

Chaque pas que tu fais semble creuser sa tombe.
Enfin le terme arrive.... il court, il vole, il tombe,
Et se relève roi !

Combien faut-il de vers comme ceux-là, ajoutés à beaucoup de talent et à une ardeur invincible de production pour faire d'un pauvre jeune peintre de vingt-trois ans un favori de la fortune ? Des milliers

ne suffiraient pas si un Gouvernement, ami des arts, ne soutient pas ses efforts et ne sait pas donner un but utile et profitable à sa fièvre d'inspiration.

Sainte-Beuve, moins enthousiaste que Victor Hugo et sceptique par-dessus tout, l'a bien dit à Boulanger dans un livre qu'il intitulait, ô dérision! *les Consolations :*

Je ne peux m'empêcher de penser qu'au génie
La gloire est de nos jours malaisément unie;
Qu'à moins d'un grand effort suivi d'un grand bonheur
L'artiste n'a plus droit d'attendre un long honneur.

. . . .

. . . . La part la meilleure
Sur cette terre ingrate où l'humanité pleure
Est encor d'admirer le beau, de le sentir,
De l'exprimer sans bruit, et, le soir, de sortir.

Ainsi fit Louis Boulanger. Il eut de rares occasions de savourer l'honneur d'immortaliser son talent sur la pierre de nos édifices ; il se renferma en lui-même, peignit par amour de son art, se laissa trop souvent oublier et partit un jour quand il était encore plein de force, de verve et de bonne volonté.

Il ne connut pas les douces jouissances d'une vaste popularité que ses succès de *Mazeppa* et du *Triomphe de Pétrarque* lui avaient fait pressentir ; mais que de douces émotions il éprouva! que d'illusions charmantes il caressa dans cet atelier bien-aimé, près d'une femme chérie et si digne de l'être, en interprétant, d'une brosse émue et docile, ces merveilleuses littératures de

la France, de l'Angleterre et de l'Espagne dont la lecture l'enivrait!

Quelle joie pour lui de lire les strophes passionnées de Byron, les scènes épiques de Shakspeare, les malignes inventions de Cervantès ou les vers profonds et imagés de Victor Hugo! Avec quelle volupté il se précipitait dans cet océan d'inspirations! Avec quelle ferveur il s'y désaltérait!

Comme au sortir de ces immersions en plein génie poétique, il se sentait heureux et fier de cette fécondité de son talent, de cette souplesse de sa brosse qui lui permettaient de transporter, sur la toile, des créations fantastiques dont l'expression semblait devoir défier la lucidité mathématique de la peinture!

Deux tableaux de l'exposition des œuvres de Louis BOULANGER, la *Ronde du Sabbat* et le *Feu du Ciel*, deux compositions à la fois grandioses et bizarres, donnent une idée bien nette du caractère original et de l'esprit littéraire qui faisaient le fond de ses inventions.

Mais il est temps de nous occuper de l'ensemble de l'œuvre de Louis BOULANGER, œuvre considérable et qui embrasse dans ses nombreuses divisions tous les moyens connus d'expression graphique ou pittoresque.

Peinture murale, peinture de chevalet, lavis, dessins au crayon, au pastel ou à la plume, gravure, lithographie, il a tout abordé, selon les hasards de la production quotidienne; il a tout également traité d'une façon magistrale.

Ses aptitudes naturelles, un savoir profond et universalisé à un degré rare chez les artistes contemporains, se prêtaient sans hésitation aux exigences de chacun des procédés qu'il essayait, et il n'en a pas employé un seul qu'il n'ait su, de prime-saut, en saisir le caractère distinctif et en faire concourir les ressources à la clarté, au charme de l'expression qui lui sont propres.

Sa Peinture était large, puissante, expressive, tendre ou dramatique, solennelle ou fougueuse, selon la nature du sujet, et d'une élégance de style presque toujours involontaire, où se révélait un sentiment exquis des grandes traditions.

Ses Eaux-Fortes (il y en a de célèbres et de recherchées) affectent des allures à la Rembrandt, qui dénotent l'expérience et la certitude d'un maître. Ses Lithographies ont des ressources d'effet et de vigueur, des valeurs combinées à souhait pour traduire les colorations variées et délicates de la peinture. Ses Dessins offrent une vérité de modelé remarquable, rehaussée d'une dextérité de plume ou de crayon qui y ajoutent une singulière éloquence d'expression. Enfin, ses Aquarelles et ses Gouaches ont la fougue, le brio d'une exécution de premier jet, avec des bonheurs de facture d'un attrait pénétrant.

Malgré tous ces dons charmants, ce savoir qui semble s'ignorer, caché qu'il est sous une apparence de facilité et de sans-façon pleins d'originalité, Louis

BOULANGER ne fut pas récompensé, de son vivant, par la popularité qu'il méritait. Il n'a jamais pu franchir, même aux heures les plus favorables du succès, ce cercle restreint des admirations intimes d'où surgit ce cri fatidique : « Tu ne vivras pas de ta gloire ! tu seras le peintre d'une pléiade. » Et, en effet, il demeura toute sa vie l'élu des esprits délicats et des cœurs émus.

En vain Louis BOULANGER débuta par *Mazeppa*, une rare promesse de célébrité prochaine ; en vain il peignit les *Massacres de la Saint-Barthélemy*, une épopée terrifiante où la sévère réalité se confond avec les horreurs d'un fantastique infernal ; en vain encore il a créé la pâle et implacable Némésis de la *Mort de Bailly*, les visions du *Roi Lear*, les extases de *Saint Jérôme*, l'engouement des masses resta fermé pour lui. Seuls, les artistes dénués d'envie, les poëtes, les critiques et les vrais connaisseurs ont acclamé ses efforts.

Un amateur, sous le charme de la verve entraînante et de l'enthousiasme inaltérable du peintre-poëte, M. le marquis de Custine, eut un jour la pensée de lui commander une toile gigantesque, le *Triomphe de Pétrarque*.

Cette œuvre magistrale, qui aurait ouvert toutes grandes, à tout autre que lui, les portes de la célébrité, si l'on en juge par l'éclat qu'elle répandit sur le Salon de 1836, fut oubliée presque aussitôt qu'applaudie.

On ignora longtemps ce qu'elle était devenue. Il

n'en resta guère dans le souvenir des contemporains qu'une belle gravure dans l'*Artiste* et dans les *Poésies diverses* de Th. Gautier, une ode admirable :

> Je montai l'escalier d'un pas lourd et pesant,
> Et, quand s'ouvrit la porte, un torrent de lumière
> M'inonda de splendeur, tel qu'un flot jaillissant.
>
> Sur mon œil ébloui palpitait ma paupière
> Comme une aile d'oiseau quand il va pour voler;
> On m'eût pris, à me voir, pour un homme de pierre.
>
> Je demeurai longtemps sans pouvoir te parler,
> Plongeant mes yeux ravis au fond de ta peinture
> Qu'un rayon de soleil faisait étinceler.

Un tel hommage devait calmer bien des plaies dans l'âme ulcérée de l'artiste. Il y puisa un courage nouveau et une énergie de travail momentanée que devait bientôt paralyser un incurable défaut de son caractère, le plus funeste ennemi dont un artiste d'un rare talent puisse redouter l'influence. Louis Boulanger était timide à l'excès et défiant de sa valeur réelle. Il avait l'abondance d'invention et l'originalité, et il épuisait ses forces à les chercher hors de lui-même.

Depuis l'apparition de *Mazeppa*, il avait développé dans des études incessantes une aptitude incontestable pour la grande peinture. Il avait analysé les œuvres d'un art magistral, demandant aux tableaux de Véronèse ou de Rubens la raison de leurs harmonies, de leurs effets radieux, s'efforçant d'appliquer à ses propres ouvrages les secrets que l'étude lui avait révélés.

Il produisit ainsi dans un court espace de temps : l'*Assassinat du duc d'Orléans*, *Lénore*, les *Noces de Gamache*, les *Trois Amours poétiques*, une inspiration suave dérivée de *Pétrarque*, et ce magnifique plafond du salon de lecture du Luxembourg, — son œuvre maîtresse.

Enfin, il donna la *Mort de Messaline.*

L'attention des artistes et des connaisseurs fut particulièrement éveillée par la qualité exceptionnelle de cette peinture, par la manière nette et facile, simple surtout avec laquelle le dessin des grandes lignes, ce langage du peintre, était savamment orthographié. *La Messaline* — nous nous en souvenons comme s'il n'y avait pas trente années déjà qu'elle a paru, — produisit une sensation profonde.

Elle provoquait, à première vue, un sentiment irrésistible de terreur et de pitié. On frissonnait avec cette impératrice splendidement belle tout à l'heure encore, et maintenant terrifiée par l'horreur du moment suprême. On éprouvait, à la voir, cette impression pénible que, si on avait touché du doigt son épaule nue, blanche et mate, on aurait senti palpiter sa chair sous le frisson d'une sueur glacée.

La douleur de la mère avait une noblesse d'un caractère antique.

Il semblait que l'austère Romaine encourageât le suicide pour faire éviter l'infamie d'une exécution, et qu'elle pleurât moins sur sa fille que sur la dégradation dans laquelle elle était tombée.

Cette vieille Lépida levant les mains au ciel dans sa douleur pleine de honte et d'amertume, n'était-elle pas la personnification de la Rome des grands jours qui disparaît dans l'opprobre pour faire place à la Rome impériale, la Rome des affranchis, des parvenus et du vice éhonté ?

Tandis que le tribun, suivi de ses soldats-bourreaux, rappelait cette garde prétorienne, toujours debout pour l'attentat, toujours la même au milieu des coups de force succédant aux coups d'État, couronnant aujourd'hui l'esclave d'hier pour frapper demain le maître d'aujourd'hui.

Cette page éloquente et sentie obtint une véritable vogue; mais ce ne fut pas au Salon qu'on l'admira : le jury de l'Institut l'avait condamnée à une exposition de tableaux refusés.

Louis Boulanger revint alors au portrait, genre dans lequel il avait acquis, depuis dix ans, la plus grande notoriété qui eût jamais été dévolue à ses ouvrages.

On lui doit des portraits célèbres et qui ont fait époque dans l'art moderne.

Toutes ces images aux allures magistrales qu'il a laissées de plus de cinquante contemporains illustres de l'École romantique sont, dans l'acception la plus élevée du mot, des chefs-d'œuvre d'élégance, de délicatesse d'expression, de coloris et de modelé.

Il suffit de rappeler ceux de Mmes Victor Hugo, Bonnias et Achille Devéria; de MM. de Billing, de

Balzac, Fontaney, Petrus Borel, Maquet, Francis Wey, docteur Jaubert, pour évoquer, dans la mémoire de ceux qui les ont vus, le souvenir d'une admiration analogue à celle qu'on éprouve devant les portraits de certains maîtres du passé, dans lesquels l'intérêt, inhérent à la peinture même, fait oublier qu'on n'a pas connu ceux qu'ils représentent.

Qu'a-t-il donc manqué à Louis Boulanger pour être encore, à l'heure qu'il est, l'une des cinq ou six plus grandes individualités de l'École de 1827 ? Rien certes de ce qui dérive de la science, de l'inspiration, du talent, de la fougue, de l'enthousiasme. Il lui a manqué ce talisman irrésistible de ceux qui savent réussir : il n'a pas osé vouloir et il a toujours été trop modeste pour s'imposer.

Trop souvent découragé par une indifférence qu'un peu de vanité bruyante aurait su vaincre, il eut la faiblesse de chercher parfois le succès à la suite de certains favoris de l'opinion.

De là les écarts qu'on a pu remarquer dans le caractère ordinairement si original de ses œuvres.

Dans les dernières années de sa vie, lorsque la direction d'un Musée et d'une Académie de peinture le fixèrent à Dijon, loin des luttes et des compétitions parisiennes, il redevint le Boulanger des beaux jours de la jeunesse.

C'est alors qu'il peignit avec cette passion que lui avait toujours inspirée la peinture, avec son cœur de

poëte, avec son admiration vaillante pour ses auteurs aimés, ces charmants tableaux, ces esquisses splendides, ces dessins précieux et élégants qui forment la plus grande partie de l'Exposition à laquelle son intéressant Catalogue convie les Connaisseurs.

Cette vente curieuse à tant de titres va faire passer sous nos yeux une série d'œuvres choisies dont la plupart sont inconnues et vraiment exquises. L'occasion est belle pour quiconque aime à s'entourer des productions originales et sincères de l'art, de renouveler les sympathies dont la carrière brillante de Louis Boulanger fut entourée de son vivant.

Albert de LA FIZELIÈRE.

(Extrait de l'*Art*, revue hebdomadaire illustrée).

DÉSIGNATION

1 — Le Feu du ciel.

Ce peuple s'éveille,
Qui dormait la veille
Sans penser à Dieu.
Les grands palais croulent ;
Mille chars qui roulent
Heurtent leur essieu,
Et la foule accrue
Trouve en chaque rue
Un fleuve de feu.

(VICTOR HUGO, *les Orientales*)

Toile. — H. 1 m. 20 c. L. 2 m.

2 — Roméo et Juliette.

(SHAKESPEARE, acte III, scène V).

Toile. — H. 32 c. L. 24 c.

3 — Le Marchand de Venise.

(SHAKESPEARE, acte III, scène Ire).

Toile. — H. 32 c. L. 24 c.

4 — Macbeth.

(SHAKESPEARE, acte 1er, scène III).

Toile. — H. 32 c. L. 24 c.

5 — Othello.

(SHAKESPEARE, acte V, scène II).

Toile. — H. 32 c. L. 24 c.

6 — Les Moulières, à Villerville.

Toile. — H. 81 c. L. 65 c.

7 — Le Marché de Constantine.

Toile. — H. 74 c. L. 60 c.

8 — Caserne des janissaires, à Constantine.

Toile. — H. 74 c. L. 60 c.

9 — La Ronde du Sabbat.

Parmi les rayons bleus, parmi les rouges flammes,
Avec des cris, des chants, des soupirs, des abois,
Voilà que de partout, des eaux, des monts, des bois,
Les larves, les dragons, les vampires, les gnomes,
Des monstres dont l'enfer rêve seul les fantômes,
La sorcière, échappée aux sépulcres déserts,
Volant sur le bouleau qui siffle dans les airs,
Les nécromans, parés de tiares mystiques
Où brillent flamboyants les mots cabalistiques,
Et les graves démons, et les lutins rusés,
Tous, par les toits rompus, par les portails brisés,
Par les vitraux détruits que mille éclairs sillonnent,
Entrent dans le vieux cloître où leurs flots tourbillonnent !
Debout au milieu d'eux, leur prince Lucifer
Cache un front de taureau sous la mitre de fer ;
La chasuble a voilé son aile diaphane,
Et sur l'autel croulant il pose un pied profane.
O terreur ! les voilà qui chantent dans ce lieu
Où veille incessamment l'œil éternel de Dieu.
Les mains cherchent les mains.... Soudain la ronde immense,
Comme un ouragan sombre, en tournoyant commence.

(VICTOR HUGO, *Odes et Ballades*).

Toile. — H. 1 m. 60 c. L. 1 m. 20 c.

10 — Meg Merrilies et le laird d'Ellangowan.

(Walter-Scott, *Guy Mannering*).

Toile. — H. 46 c. L. 38 c.

11 — Un Palikare.

Toile. — H. 59 c. L. 42 c.

12 — Tête de jeune fille.

Toile. — H. 81 c. L. 60 c.

13 — L'île Saint-Denis, en 1830.

Toile. — H. 81 c. L. 65 c.

14 — Vue prise à Chaville.

Toile. — H. 81 c. L. 65 c.

15 — Tête d'enfant.

Toile. — H. 46 c. L. 38 c.

16 — Paysanne.

Toile. — H. 56 c. L. 50 c.

17 — Femme assise sur une roche.

Toile. — H. 46 c. L. 38 c.

18 — Tête de jeune fille.

Toile. — H. 46 c. L. 38 c.

19 — Femme mulâtre (Étude).

Toile. — H. 46 c. L. 38 c.

20 — Femme mulâtre (Étude).

Toile. — H. 46 c. L. 38 c.

21 — Festin de Balthazar (Esquisse).

Toile. — H. 40 c. L. 25 c.

22 — Idylle.

Toile. — H. 46 c. L. 38 c.

23 — Jeune Fille bourguignonne.

Toile. — H. 41 c L. 27 c.

24 — D'après un dessin de Rubens.

Carton. — H. 50 c. L. 38 c.

25 — D'après un dessin de Rubens.

Carton. — H. 44 c. L. 35 c.

26 — D'après un dessin de Paul Véronèse.

Carton. — H. 56 c. L. 45 c.

27 — Apparition du Christ aux saintes Femmes (Esquisse).

Toile. - H. 32 c. L. 24 c.

28 — Venise (Esquisse).

Toile ovale. — H. 29 c. L. 23 c.

29 — Paris (Esquisse).

Toile ovale. — H. 29 c. L. 23 c.

30 — Tunis (Esquisse).

Toile ovale. — H. 29 c. L. 23 c.

31 — Séville (Esquisse).

Toile ovale. — H. 29 c. L. 23 c.

32 — Les Muses (Esquisse de plafond).

Toile ovale. — H. 40 c. L. 32 c.

33 — La Nuit (Esquisse de plafond).

Toile. — H. 36 c. L. 28 c.

34 — L'Aurore (Esquisse de plafond).

Toile. — H. 36 c. L. 27 c.

35 — L'Olympe (Esquisse de plafond).

Toile ovale. — H. 41 c. L. 32 c.

36 — La Danse (Esquisse).

Toile ovale. — H. 42 c. L. 30 c.

37 — La Musique (Esquisse).

Toile ovale. — H. 42 c. L. 30 c.

38 — L'Été (Esquisse).

Toile ovale. — H. 42 c. L. 30 c.

39 — L'Automne (Esquisse).

Toile ovale. — H. 42 c. L. 30 c.

40 — Diane (Esquisse).

Toile. — H. 52 c. L. 39 c.

41 — Vénus (Esquisse).

Toile ovale. — H. 52 c. L. 39 c.

42 — Lion et Lionne.

Toile. — H. 45 c. L. 35 c.

43 — Bœuf au repos.

Toile. — H. 45 c. L. 37 c.

44 — Esquisse de plafond.

Toile ovale. — H. 27 c. L. 25 c.

45 — Guelfes et Gibelins : Combat de Monte-Aperto (**Esquisse**).

Jean Tornaquinci vit tomber ses six fils l'un après l'autre; alors il remit la corde de la cloche aux mains d'Arnolfo, son plus jeune fils, et sauta au bas de la plate-forme.

(Alexandre DUMAS, *Impressions de voyage : Une Année à Florence*).

H. 91 c. L. 1 m. 27 c.

46 — Tête de négresse.

Toile. — H. 47 c. L. 38 c.

47 — Un Triomphe à Rome (Esquisse).

Toile. — H. 38 c. L. 47 c.

GOUACHES

48 — Le Festin de Balthazar.

49 — La Halte dans la Sierra.

(Mérimée. *Carmen*).

50 — Mort de Matamore.

(Théophile Gauthier, *le Capitaine Fracasse*).

51 — Vue de Saint-Valéry-en-Caux.

52 — Un Soir d'orage (Étude de mer).

53 — Étude de mer.

54 — Petite Fadette.

55 — Le Matin (Étude de mer).

56 — Paysage à Villerville.

57 — Sur la route de Trouville.

58 — Ramasseur de coquilles.

59 — Étude de mer.

DESSINS A LA PLUME

0 — Les Baigneuses.

61 — Daphnis et une Bergère.

(Théocrite).

62 — Idylle.

---

63 — La jeune Malade (Panneau).

H. 15 c. L. 12 c.

64 — La Vision du Tasse (Esquisse sur panneau).

H. 12 c. L. 20 c.

---

65 — Sous ce numéro seront vendus environ trente Dessins au crayon et à la plume.

Vves Renou, Maulde et Cock, imprs de la Compagnie des Commissaires-Priseurs
rue de Rivoli, 144. 51206